

2019

48^E ANNÉE
REVUE TRIMESTRIELLE
1^{ER} TRIMESTRE

septentrion 1

arts, lettres et culture de flandre et des pays-bas



- 3 **«LA LANGUE DE L'EUROPE, C'EST LA TRADUCTION»**
Luc Devoldere
- 5 **UN FLIRT FLAMAND. ET PLUS SI AFFINITÉS ?**
Philippe Noble
- 9 **«J'ÉCRIS ENCORE UNE FOIS SON NOM»
«ZINC» DE DAVID VAN REYBROUCK**
Caroline Lamarche
- 11 **ONZE ENFANTS, CINQ NATIONALITÉS ET
DEUX IDENTITÉS DIFFÉRENTES**
David Van Reybroeck
Extrait traduit du néerlandais par Philippe Noble
- 13 **COMMENT CHANTER DANS UN SILENCE
DE MORT. «LA LANGUE DE MA MÈRE» DE
TOM LANOYE**
Caroline De Mulder
- 15 **LE FEU EST ÉTEINT**
Tom Lanoye
Extrait traduit du néerlandais par Alain van Cruyten
- 17 **«ENTRE PIERRES, BÂTONS ET UNIVERS»
«LE PARADOXE DE FRANCESCO» DE
STEFAN HERTMANS**
Véronique Bergen
- 19 **POÈMES - «GEDICHTEN»**
Stefan Hertmans
Poèmes traduits du néerlandais par Marnix Vincent
- 23 **LA LIBERTÉ D'ÊTRE SOI-MÊME
LES AUTEURS DE LIVRES JEUNESSE AUX
PAYS-BAS ET EN FLANDRE**
Mirjam Noorduijn
- 31 **UNE JEUNE ÉTOILE AU FIRMAMENT
LA POÉSIE DE CHARLOTTE VAN DEN BROECK**
Carl De Strycker
- 35 **POÈMES - «GEDICHTEN»**
Charlotte Van den Broeck
Poèmes traduits du néerlandais par Kim Andringa
- 45 **LA REDÉCOUVERTE DU VÉLO
LA POLITIQUE DE MOBILITÉ DANS LES PLATS
PAYS ET EN FRANCE**
Dirk Vandenberghe
- 53 **DU REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE À L'ACTION
L'ŒUVRE DE KADIR VAN LOHUIZEN**
Geneviève Nevejan
- 59 **QUAND LE FROID ASSEMBLAGE RÉVÈLE LA
CHALEUR HUMAINE
L'ŒUVRE DE JAN HENDERIKSE**
Tineke Reijnders
- ACTUALITÉS**
- 67 **REMBRANDT VAN RIJN, ÉTERNELLEMENT JEUNE**
Ilja Veldman
- 70 **LA LITTÉRATURE BELGE D'EXPRESSION
NÉERLANDAISE DANS SES PLUS BEAUX ATOURS :
«FLIRT FLAMAND»**
Hans Vanacker
- 72 **DE NOUVELLES PERSPECTIVES POUR
L'ENSEIGNEMENT DU NÉERLANDAIS EN
FRANCE : LA SECTION INTERNATIONALE
DE NÉERLANDAIS À TOURCOING / HALLUIN**
Dorian Cumps
- 74 **UN PROJET FRANCO-NÉERLANDAIS
TITANESQUE : QUATRE CENT CINQUANTE
NOTICES SUR LE SIÈCLE D'OR DES PAYS-BAS**
Thomas Beaufiles
- 76 **LES BOURGUIGNONS SONT DE RETOUR :
LE «MUSEUM HOF VAN BUSLEYDEN»**
Virginie Platteau
- 78 **LES BOERS, L'EMPIRE ET LE SANG : LA GUERRE
ANGLO-BOER (1899-1902)**
Dorien Kouijzer
- 81 **«LA GÉOGRAPHIE DU VISIBLE ET DE
L'INVISIBLE» : LA BELGIQUE ET SON HISTOIRE
COLONIALE**
Monique Mbeka Phoba
- 84 **LE BANAL COMME CONDITION DU SUBLIME :
BENNO BARNARD**
Pierre Monastier
- 86 **«NE CHOISISSEZ JAMAIS L'À-PEU-PRÈS» :
BART MOEYAERT**
Jen De Groeve
- 88 **CHANCELER ET PERDRE L'ÉQUILIBRE ENTRE
UTOPIE ET RÉALISME : «BELGIUM» DE PHILIPPE
VAN PARIJS**
Tomas Vanheste
- 90 **L'UNION EUROPÉENNE DEVANT LES ENJEUX DU
SIÈCLE QUI S'OUVRE, UN NOUVEAU LIVRE DE
LUUK VAN MIDDELAAR**
Olivier Le Bussy
- 92 **ACTUELLES**
Hans Vanacker

SOMMAIRE



Toutes Directions

Autres Directions

«La langue de l'Europe, c'est la traduction»

Après les lettres d'Afrique en 2018, c'est la Flandre qui était en 2019 l'invitée d'honneur de la Foire du livre sur le site de Tour & Taxis à Bruxelles. La Foire, qui fêtait cette année ses 50 ans d'existence, a voulu donner l'occasion au public francophone de faire plus ample connaissance avec la «littérature flamande» et favoriser le rapprochement entre les deux univers littéraires.

Nous ne pouvons que nous en réjouir.

C'est que la Belgique est un pays où sont parlées différentes langues, un pays dans lequel - si je fais momentanément abstraction de la communauté germanophone - vivent et fonctionnent côte à côte deux communautés, deux opinions publiques.

Notre revue s'applique depuis près d'un demi-siècle à jeter un pont entre ces deux grandes communautés. Non, nous ne croyons pas que Flamands et francophones soient voués à l'avenir à communiquer ensemble en anglais comme l'affirme Philippe Van Parijs dans son ouvrage, au demeurant intéressant, intitulé *Belgium. Une utopie pour notre temps*.

Le diagnostic de Van Parijs est sans doute irréfutable lorsqu'il dit que la connaissance du français régresse en Flandre et que la connaissance du néerlandais dans la partie francophone du pays n'a jamais été vraiment brillante. Mais gardons-nous d'une fuite en avant. Je continue à plaider pour une connaissance au moins passive de l'autre langue nationale. Si nous réussissons à nous comprendre en pratiquant notre propre langue, l'objectif est atteint. Je reste en effet persuadé que bien des malentendus et préjugés ont pour origine le manque d'information sur ce qui se passe dans l'autre communauté.

Ce n'est pas tout. Je voudrais aussi rompre une lance en faveur d'un vrai plurilinguisme, dans lequel la maîtrise de l'anglais est certes nécessaire, mais pas suffisante. Je pense que, pour toutes sortes de raisons d'ordre historique et géostratégique, les Plats Pays se doivent de manier le français, le néerlandais, l'anglais et l'allemand. L'Europe, à laquelle le politologue néerlandais Luuk van Middelaar a consacré un passionnant ouvrage (*Quand L'Europe improvise. Dix ans de crises politiques*), ne nous laisse pas d'autre choix. «La langue de l'Europe, c'est la traduction», a dit Umberto Eco.

Un mot encore: à partir de cette année, *Septentrion* paraît certes dans un format un peu plus petit mais entièrement en couleur. Noblesse oblige.

Luc Devoldere

Rédacteur en chef.



René Magritte

Les Amants, huile sur toile, 54 x 73,4, 1928, «Museum of Modern Art», New York.

© Succession René Magritte - SABAM Belgique 2019.

Un flirt flamand. Et plus si affinités ?

LA FLANDRE INVITÉE D'HONNEUR À LA FOIRE DU LIVRE DE BRUXELLES

LA FLANDRE A ÉTÉ L'INVITÉE D'HONNEUR DE LA FOIRE DU LIVRE DE BRUXELLES 2019. BEAUCOUP TROUVERONT SANS DOUTE BIZARRE QUE L'ON SOIT L'HÔTE DE SA PROPRE CAPITALE. EN EST-IL VRAIMENT AINSI ? OU ÉTAIT-IL GRAND TEMPS QUE LA FLANDRE SOIT AU CŒUR DE LA FOIRE DU LIVRE ?

5

«Pour un flirt avec toi, je ferais n'importe quoi»: quand j'avais une vingtaine d'années, il était difficile d'échapper à cette chanson de feu Michel Delpech. Cette déclaration passionnée m'est revenue en mémoire lorsque j'ai pris connaissance du sous-titre de l'édition 2019 de la Foire du livre de Bruxelles: «Flirt Flamand». Il est assez rare qu'une manifestation littéraire nous invite aussi explicitement à flirter. Et nous dise en plus avec qui. Quelle peut en être la raison?

La Foire du livre de Bruxelles, qui s'est ouverte cette année le jour même de la Saint-Valentin, est l'un des grands rendez-vous du monde littéraire et éditorial francophone. Comme ses «grandes sœurs» de Francfort ou de Paris, la Foire a la possibilité de mettre à l'honneur la création littéraire d'un pays étranger invité. Pour sa cinquantième édition, la Foire a donc décidé d'inviter... la Flandre. Ah, j'entends d'ici les exclamations étonnées des lecteurs français de *Septentrion* (les Belges francophones, eux, seront moins surpris): «mais la Flandre, ce n'est pas un pays étranger! Comment peut-on être *invité d'honneur* dans la capitale de son propre pays?» Or c'est peut-être bizarre, mais nullement absurde. C'est même sans doute nécessaire. Les Français sont si bien imprégnés d'esprit jacobin qu'ils restent le plus souvent perplexes devant les subtilités de la Belgique, État fédéral dans sa structure politique et composite dans ses langues et cultures. Trois communautés linguistiques - néerlandophone, francophone et germanophone - y disposent en effet de gouvernements distincts aux compétences plus ou moins étendues et, dans certains domaines, d'institutions propres.

Nulle part, sans doute, cette césure n'est mieux marquée que dans les domaines de l'enseignement, des médias et de la culture. Universités flamandes et universités wallonnes appartiennent à des systèmes différents et, lorsqu'elles coopèrent entre elles, elles le font en vertu d'accords semblables à ceux qu'elles concluent avec des institutions étrangères. Flamands et francophones regardent des chaînes de télévision, écoutent des stations de radio, lisent des publications différentes et vivent donc dans des univers médiatiques distincts. Leurs célébrités «nationales» ne sont pas les mêmes. Sauf quand il s'agit de sport: Flamands et Wallons écoutent des commentateurs différents, mais vibrent pour les mêmes footballeurs, les mêmes cyclistes, les mêmes

joueurs et joueuses de tennis. Il n'en fut pas toujours ainsi. Au tournant du siècle précédent, il y a eu une génération ou deux d'écrivains qui pouvaient choisir de s'exprimer dans l'une ou l'autre langue. Mais c'étaient, il faut le dire, des Flamands qui vivaient dans une société où le véhicule dominant de la pensée était la langue française. Le milieu artistique et culturel apparemment homogène dans lequel ils baignaient a disparu avec cette société, engloutie par la Grande Guerre.

Peu après la fin de cette guerre, le roi Albert 1^{er} avait souhaité que ses sujets apprennent systématiquement les deux langues, français et néerlandais, pour faire de la Belgique un État réellement bilingue à travers tout son territoire. Il ne s'est pas trouvé, à l'époque, de majorité politique favorable à une telle mesure. Près d'un siècle plus tard, peut-on dire que la connaissance de «la langue de l'autre» ait vraiment progressé entre Belges? Sans être exagérément pessimiste, on est forcé de répondre par la négative. Certes, les jeunes Flamands continuent à apprendre le français, les jeunes francophones bruxellois ou wallons - à des niveaux divers - le néerlandais, mais il paraît que le cœur n'y est pas. On me dit que les *millenials* des deux groupes, lorsqu'ils sont ensemble, communiquent de préférence en anglais. Certains voient dans cette anglicisation une solution d'avenir aux rivalités linguistiques et rêvent d'un Bruxelles anglophone. Personnellement, l'idée m'attriste plutôt: elle me rappelle ces couples binationaux qui, faute de connaître réciproquement la langue du partenaire, ont recours à une troisième.

«**Samen sterk**»

Dans le domaine du livre, la structure de l'économie éditoriale contribue à aggraver la séparation entre francophones et néerlandophones. Dans le monde culturel, c'est bien connu, les Belges passent souvent par l'étranger pour atteindre la célébrité - et ils y réussissent remarquablement, que ce soit dans les grandes institutions culturelles des Pays-Bas ou les médias français, dont l'audience s'effondrerait sans leurs humoristes belges. C'est encore plus vrai des écrivains, pour qui ce passage est une nécessité. Les grandes maisons d'édition littéraire néerlandophones se trouvent à Amsterdam, et leurs homologues francophones à Paris (et parfois dans le midi de la France). Malgré la présence de quelques très bons éditeurs littéraires en Belgique, par exemple *Polis* ou *Vrijdag* pour la Flandre, le chemin du succès continue à passer, pour la plupart des auteurs, par une capitale étrangère. Le seul domaine échappant à ces «lois du marché» est celui du livre pour la jeunesse et de la bande dessinée, où les éditeurs belges excellent de longue date et où les ouvrages traversent facilement, dans les deux sens, la frontière linguistique. Pour le reste, le détour par le pays voisin, au nord ou au sud, paraît inévitable, et cela vaut même pour la traduction: ces dernières années, ce sont surtout des Français, plus encore que des Belges francophones (à quelques notables exceptions près) qui traduisent les auteurs flamands.

En un mot, les mondes littéraires des deux communautés, par la force des choses, ont tendance à se tourner le dos. Cela ne date pas d'hier. En 1999, j'ai eu le privilège de contribuer à la préparation d'un festival littéraire du Centre national du livre qui s'appelait «Les Belles Étrangères»¹ et a malheureusement disparu aujourd'hui. Il s'agissait d'inviter chaque fois à une tournée en France un groupe d'écrivains étrangers, déjà traduits ou encore à traduire. Comme ce festival avait été imaginé par des Français, les auteurs étaient invités sur la base, non de leur langue d'expression, mais de leur appartenance nationale. Cette année-là, j'ai donc accompagné un groupe d'écrivains «belges» à Paris. En dressant avec eux un bilan à leur retour, j'ai constaté avec surprise que le point le plus positif que la plupart d'entre eux mettaient en avant, était d'avoir

pu côtoyer pendant plusieurs jours des confrères des autres communautés linguistiques (il y avait un germanophone), occasion qui ne leur était apparemment jamais offerte dans leur pays d'origine. Rien d'étonnant, donc, à cette constatation des organisateurs francophones de la Foire du livre de Bruxelles: «La littérature flamande est trop peu et trop mal connue de nous.» D'où l'idée de s'engager dans ce «Flirt Flamand» en 2019.

Mieux vaut tard que jamais, diront certains. Mais cette invitation, dont on ne peut que se réjouir, soulève une autre question: dans les grands festivals, salons ou foires, les auteurs flamands se présentent d'ordinaire en compagnie de leurs confrères des Pays-Bas. C'est la littérature néerlandophone tout entière, expression d'une communauté de vingt-trois millions de personnes, qui est invitée. *Samen sterk*, ou l'union fait la force. Un exemple éclatant en est fourni par la campagne de promotion «Les Phares du Nord», initiée et soutenue par la Flandre et les Pays-Bas, et qui a permis la venue en France, depuis l'automne 2017, de dizaines d'auteurs «d'expression néerlandaise», sans distinction d'appartenance nationale ou régionale. Je les ai vus, en mai 2018, conquérir ensemble un public français enthousiaste au festival «La Comédie du livre» à Montpellier. Pourquoi pas à Bruxelles? C'est qu'il s'agit avant tout, si j'ose dire, d'une histoire belge, d'un dialogue entre deux communautés.

Les traducteurs sortent de la coulisse

Mieux faire connaître d'un large public francophone la production littéraire flamande suppose la médiation de la traduction. Heureusement, ces dernières années ont vu, entre autres grâce à la campagne de promotion des «Phares du Nord», un regain d'activité dans ce domaine; il y a donc beaucoup de parutions récentes et plusieurs titres devaient en outre sortir en traduction française à l'occasion de la Foire, notamment de Tom Lanoye (° 1958)² et de Jeroen Olyslaegers (° 1967)³. En poésie, la récolte hivernale était abondante, avec de multiples traductions de poètes contemporains - Charlotte Van den Broeck (° 1991)⁴, Delphine Lecompte (° 1978), Erik Spinoy (° 1960), Roland Jooris (° 1936)⁵... - et de classiques anciens ou modernes, de Hadewijch (XIII^e siècle)⁶ à Paul Van Ostaijen (1896-1928)⁷. Il faut saluer ici le travail des traducteurs, Alain van Crugten, Françoise Antoine, Kim Andringa, Daniel Cunin, Jan Mysjkin et Pierre Gallissaires.

Et pour une fois, les traducteurs n'étaient pas seulement représentés - comme il est normal - par le fruit de leur travail, mais les organisateurs et notamment *Flanders Literature* (Fonds flamand des lettres) ont eu la bonne idée de les faire sortir de la coulisse et participer à des débats ou des entretiens publics. (On ne m'en voudra pas de m'en réjouir, au risque d'être taxé de corporatisme). Bien sûr, le programme était beaucoup plus vaste, avec une soixantaine d'auteurs invités, représentatifs de tous les genres littéraires, à travers une grande variété de rencontres et d'animations. Je ne m'y attarde pas ici: dans la rubrique *Actualités* de ce numéro, Hans Vanacker traite en détail du programme d'activités organisées dans le cadre de ce «Flirt Flamand».

La «Brabançonne en flamand»

Combien de temps dure un flirt? Dans la frivole chanson de Michel Delpech, il n'était guère question que «d'un petit tour, au petit jour». *Flanders Literature* espère bien sûr établir une relation plus durable, un dialogue renouvelable d'année en année, non seulement pour faire connaître la production littéraire flamande, mais pour promouvoir aussi, dans une capitale essentiellement francophone, l'activité d'institutions culturelles bruxelloises bilingues ou néerlandophones, dans

le domaine du spectacle, du débat sociétal ou des beaux-arts. En un mot pour rendre la Foire «plus belge». Contrairement à une idée largement répandue, il y a bel et bien une identité culturelle belge, qui n'est ni «hollandaise» pour les Flamands, ni française pour les Wallons, et qui s'impose sans doute plus facilement au regard de l'étranger que je suis qu'à celui des autochtones. Quand je traverse le pays en train pour aller de Gand à Liège, par exemple, je vois deux grandes villes au décor étonnamment semblable par l'architecture et le traitement de l'espace public, et bien différent de tout ce qu'on peut imaginer en France, en Allemagne ou aux Pays-bas. Et il ne s'agit pas que d'identité visuelle, même si, au-delà des différences linguistiques, les affinités peuvent paraître difficiles à saisir. La romancière Jacqueline Harpman, disparue en 2012, aimait à raconter cette anecdote: pendant la Deuxième Guerre mondiale, elle était réfugiée avec sa famille au Maroc, à Casablanca, et y fréquentait une école française. Peu de temps après son arrivée, les élèves de sa classe demandèrent à la «nouvelle» de leur «parler belge». Alors, spontanément, la petite Jacqueline se mit à chanter à ses condisciples la Brabançonne... «en flamand», comme elle disait elle-même.

Philippe Noble

Traducteur.

noblephilippe@gmail.com

Voir le présent numéro, pp. 70-72.

À l'adresse électronique www.onserfdeel.be/fr/flirtflamand on trouvera des textes, parus dans *Septentrion*, de la main de ou sur plusieurs auteurs qui ont figuré dans le programme du «Flirt Flamand».

Notes

- 1 Voir *Septentrion*, XXVIII, n° 3, 1999, pp. 34-39.
- 2 Voir *Septentrion*, XLII, n° 1, 2013, pp. 11-19.
- 3 Voir *Septentrion*, XLV, n° 4, 2016, pp. 81-83.
- 4 Voir le présent numéro, pp. 31-43.
- 5 Voir *Septentrion*, XLIII, n° 4, 2014, pp. 24-35.
- 6 Voir *Septentrion*, XLVII, n° 2, 2018, pp. 36-43.
- 7 Voir *Septentrion*, XLVII, n° 3, 2018, pp. 80-81.

«J'écris encore une fois son nom»

«ZINC» DE DAVID VAN REYBROUCK

LORSQU'ON A DEMANDÉ À CAROLINE LAMARCHE QUEL LIVRE D'UN AUTEUR FLAMAND AVAIT SES PRÉFÉRENCES, ELLE A RÉPONDU SANS HÉSITER «ZINC» DE DAVID VAN REYBROUCK. CET OPUSCULE SUR L'ENCLAVE DE MORESNET RAVIT ET HANTE LE LECTEUR.

9

«J'écris encore une fois son nom: Maria Rixen». La phrase se trouve p. 28 de *Zinc*, cet opuscule d'une soixantaine de pages qu'on ne présente plus. Aussi me contenterai-je de signaler l'une des innombrables entrées possibles dans ce texte de David Van Reybrouck (° 1971). Chaque lecteur aura la sienne. Moi, cette manière de prendre congé d'un personnage qu'on ne reverra plus me touche. Elle est pudique. Fraternelle. Elle nous dit: souviens-toi de lui, souviens-toi d'elle.

Nous nous souviendrons de Maria Rixen. Par un détail minuscule, «de petits boutons noirs en rang serré, car la fermeture éclair n'est pas encore inventée, des petits boutons ondulant au rythme de la respiration haletante d'une femme...». Ce zoom ingénieux qui ouvre le récit nous donne la robe, l'époque, l'émoi, la chute. Drame ordinaire d'une domestique devenue la proie du maître. La suite, sous forme de questions - quelles émotions s'agitent en elle? peur? désir? ou «sombre excitation à l'idée de franchir une frontière»? -, interpelle le lecteur, docile lui aussi, troublé, ému.

Tout est frontière dans ce livre qui évoque l'épopée du zinc à Moresnet, enclave ballottée entre plusieurs nationalités, langues, régimes politiques et enrôlements militaires, aux habitants traversés par plusieurs frontières. Et tout y est attention aux morts comme aux vivants en la personne des témoins qui documentent le propos, mais aussi au lecteur que David Van Reybrouck prend par la main pour lui faire traverser plusieurs gués, emprunter plusieurs bifurcations sans jamais le perdre en chemin.

Cet art de rendre vivant et séduisant un matériau très dense, je le scrute chez plusieurs écrivains que j'aime. Certes, je pourrais dire que j'ai choisi *Zinc* parce que je m'intéresse moi-même au zinc, matériau roi du XIX^e siècle, celui des arrosoirs et des bassines de notre enfance avant l'envahissant plastique, minerai subtil qu'ont extrait et transformé mes ancêtres. La Vieille Montagne, je connais: ses traces sont lisibles aux alentours de Liège, ma ville natale. Les «pensées calaminaires» qui poussent sur les terres polluées par le zinc, je salue leur floraison au printemps. La différence entre la calamine et la blende, le secret de leur transformation par grillage et injection de froid dans les fours, je pense les avoir compris... Mais non, je ne comprends pas vraiment, sauf en lisant David Van Reybrouck qui parvient à rendre intelligibles et passionnantes les choses les plus compliquées.



David Van Reybrouck

photo St. Vanfleteren.

Il y a là un savoir scientifique et un travail documentaire. Mais aussi de l'empathie, cet accélérateur de connaissance. Il y a, surtout, une écriture. Qui paraît simple mais qui use en réalité de moyens sophistiqués. Narrations entrecroisées, discontinuité qui rafraîchit l'attention, fils invisibles mais parfaitement tissés, mosaïque qui fait œuvre. Conteur avant tout, David Van Reybrouck rend compte d'une émotion poignante ou de destins malmenés avec autant de finesse qu'il en met à la description d'un procédé chimique. Voilà pourquoi ce bref livre nous ravit et nous hante.

Caroline Lamarche

Écrivaine.

caroline.lamarche@telenet.be

DAVID VAN REYBROUCK, *Zinc* (titre original : *Zink*), traduit du néerlandais par Philippe Noble, éditions Actes Sud, Arles, 2016 (voir *Septentrion*, XLV, n° 3, 2016, pp. 77-78).

Onze enfants, cinq nationalités et deux identités différentes

11

PAR DAVID VAN REYBROUCK

Traduit du néerlandais par Philippe Noble.

Trois semaines avant ma naissance mourait un homme de soixante-huit ans qui avait passé l'essentiel des vingt dernières années de sa vie derrière sa fenêtre. En toussant, en crachant, en fumant. Sa pipe consumait plus d'allumettes que de tabac. Avec patience et gentillesse, il épluchait les pommes de terre et coupait les poireaux. C'était l'été de 1971, dans l'Extrême-Est de la Belgique, le territoire germanophone. «Je le revois encore assis là-bas, dit Betty, une de ses filles, dans le coin.» Elle montre une chaise posée près de la fenêtre. Betty a continué à habiter la maison paternelle, avec trois de ses frères aînés. Nous avons tous pris place au salon, moi avec un petit cahier sur les genoux. «Les dernières années, il ne sortait plus du tout. Je ne l'ai jamais connu autrement qu'avec ces problèmes respiratoires», dit-elle. Les trois frères aux cheveux gris opinent du chef.

Une maladie chronique, une vie sédentaire, une mort assez précoce - à première vue, ce ne sont pas là les signes d'une existence mouvementée. Mais depuis le temps, j'ai appris que les dernières années d'un être humain ne nous apprennent pas grand-chose de sa vie antérieure. De paisibles vieillards peuvent s'avérer avoir été, durant des décennies, de sinistres individus. Avec le temps, de joyeux drilles font souvent de vieux grincheux. Et un suicide vient parfois mettre un terme à une vie pleine d'exubérance.

Rarement, cependant, le contraste fut plus grand que chez cet homme usé précocement. Au cours des quelques heures passées dans cette maison silencieuse, j'apprends qu'il a eu non seulement onze enfants, mais aussi cinq nationalités et deux identités différentes. Une vie mouvementée, mais nullement idyllique. *Mein Leben war vom Anfang an ein Leidensweg*, «ma vie fut dès le début un chemin de croix», peut-on lire sur son «souvenir pieux», que sa fille photocopie à mon intention. Il y a des gens dont le corps porte tant de marques tracées, incisées, burinées par l'histoire, que l'immobilité, dès qu'elle est possible, leur paraît encore la meilleure option. Après les lignes enchevêtrées, le blanc - ou du moins l'aspiration au blanc.

Mais où commence cette histoire?

Elle commence, telle que je l'imagine, par des boutons, de petits boutons noirs en rang serré,

car la fermeture Éclair n'est pas encore inventée, des petits boutons ondulant au rythme de la respiration haletante d'une femme, qui lui soulève la poitrine. Quelles émotions s'agitent en elle? Un désir brûlant, de la peur, ou cette jouissance secrète que parfois la peur nous donne? Une sombre excitation à l'idée de franchir une frontière?

Extrait de *Zinc* (titre original : *Zink*), éditions Actes Sud, Arles, 2016, pp. 7 - 9.

Comment chanter dans un silence de mort

«LA LANGUE DE MA MÈRE» DE TOM LANOYE

QUE RESTE-T-IL DE NOTRE ÊTRE QUAND ON LUI ÔTE LE LANGAGE ? DANS «LA LANGUE DE MA MÈRE», TOM LANOYE TOUCHE ENTRE AUTRES À LA VÉRITÉ DE NOS LIMITES ET SONDE LE GOUFFRE SOUS NOS PIEDS. CE ROMAN EST LE LIVRE D'UN AUTEUR FLAMAND PRÉFÉRÉ DE CAROLINE DE MULDER.

13

Dans *Sprakeloos* («Sans langage»? «Sans voix»?), Tom Lanoye (° 1958) raconte l'aphasie de sa mère à la suite d'un accident cérébral; la vie et l'agonie d'une diva provinciale et femme de boucher, «animal-mère» (*moederdier*) et mémère magnifique, forte et émouvante, pragmatique et passionnée. De façon assumée, *Sprakeloos* est un acte de résistance. Des mots pour faire reculer la mort. Car c'est aussi l'histoire de la naissance du livre, de la naissance d'un auteur et de la naissance, enfin, de Tom Lanoye lui-même, qui à son tour fait renaître sa mère.

Il ressuscite la disparue par sa voix. Et elle a la langue bien pendue; aussi tient-elle souvent le crachoir, dispensant généreusement un parler qui exprime la poésie crue d'un peuple terrien. Un franc parler élégant quoique mâtiné de patois, plus précisément de dialecte de Sint-Niklaas (ville de Flandre-Orientale) et environs. Une langue parfois croustillante, parfois juteuse, toujours goûteuse et texturée, abondante et débordante; la langue nourricière de Lanoye, celle qui a nourri son esprit et la chair de ses livres. Je l'ai écoutée avec plaisir, parfois avec jubilation. Parfois aussi, j'ai eu envie de déclamer les répliques de cette comédienne du dimanche, mais poète de tous les jours. C'est dire si le rythme du phrasé est beau. Outre le discours de la mère, le style est très imagé, voire baroque, et permet ainsi à Tom Lanoye de maintenir tout au long du roman une ironie tendre, en même temps, sans doute, qu'une distance salutaire. Sans avoir lu la traduction en français, je suis persuadée que l'excellent Alain Van Crugten a pu conserver à la langue de Tom Lanoye toute sa magnificence. Toutefois il a dû, *nota bene*, suer sang et eau - rien que sur le titre déjà, dont il n'existe pas d'équivalent en français et qu'il a traduit par *La Langue de ma mère*.

En même temps que sa mère, Tom Lanoye ressuscite sa propre jeunesse, sa ville qui avait tout d'un village et une Flandre désormais disparue. En évoquant celle-ci, il a fait frémir quelques cordes sensibles de la Gantoise que je n'ai jamais tout à fait cessé d'être. Certes, la galerie des bras cassés, bossus et autres croque-mitaines qui hantent son quartier natal est touffue et spectaculaire; mais qu'importe si le vrai n'est quelquefois pas vraisemblable? Derrière les foisonnantes anecdotes qui forment la trame de ses souvenirs, Lanoye touche à la vérité de nos limites et sonde le gouffre sous nos pieds.



Tom Lanoye.

En substance: qu'une veinule explose, et nous nous brisons. Un caillot de sang, et nous voilà sans voix. Et que reste-t-il de notre être quand on lui ôte le langage? Quelle humanité amputée, quelle étrange animalité continue alors à se débattre dans un rêve étrange et violent? Que sommes-nous? Des mots, des mots, des mots. Jusque dans la mort.

Caroline De Mulder

Romancière - Attachée au Département de langues et littératures françaises et romanes de l'université de Namur.

caroline.demulder@unamur.be

TOM LANOYE, *La Langue de ma mère* (titre original : *Sprakeloos*), traduit du néerlandais par Alain van Crugten, éditions de la Différence, Paris, 2011 (voir *Septentrion*, XXXIX, n° 4, 2010, pp. 75-76).

Le feu est éteint

PAR TOM LANOYE

Traduit du néerlandais par Alain van Crugten.

15

Elle est en maillot de bain, elle regarde attentivement le spectacle, les deux coudes appuyés sur le manche de sa pelle, à ses pieds un seau d'eau au cas où le petit feu oserait tout de même refuser de se soumettre à sa volonté. Avec un sonore soupir de colère, avec la vitesse d'un feu de bryère, la moitié de son petit canal est soudain en flammes.

Elle crie à l'aide, à grands gestes elle frappe au hasard avec sa pelle sur les flammes les plus hautes, en panique elle renverse son seau, dont l'eau ne touche même pas le foyer d'incendie. Les amis et connaissances, qui jouaient aux cartes ou bavardaient, viennent en courant à son secours, munis de pelles et de couvertures, de bassines et de vases pleins d'eau. Ils n'arrivent pas à maîtriser le feu. Elle est de plus en plus paniquée. «Mon bungalow! Mon bungalow!» Ils doivent littéralement la retenir pour qu'elle ne se jette pas au milieu des flammes crépitantes pour les écraser de ses pieds nus. Elle veut réparer sa bêtise en y engageant tout son faible corps – elle qui un jour a transporté une friteuse en flammes à l'extérieur de sa maison, encourageant des brûlures au second et au troisième degré aux bras et au visage, manquant de peu d'y perdre les deux yeux. («Je le referais sans hésiter. J'ai sauvé ma maison de mes propres mains. Il y a beaucoup de gens qui peuvent prétendre ça?»)

«Laissez brûler le milieu», dit un jardinier qui était là, son lointain cousin Gust. «Nous devons d'abord limiter le feu ailleurs.» Il nous montre comment faire: aux deux bouts du petit canal, retourner à la bêche de grosses mottes, la terre au-dessus, et continuer ainsi en suivant la ligne de feu vers le milieu. Pendant ce temps, on peut éteindre flammes et étincelles en frappant dessus avec de grandes branches feuillues – déjà il en coupe quelques-unes avec son couteau de poche – après quoi, si nécessaire, un assistant peut encore verser dessus un seau d'eau, apporté par la chaîne humaine, car celle-ci reste indispensable. Allons! Action! Action!

Une heure plus tard le feu est éteint. Sont carbonisés: les bords de trois petits canaux, dix buissons et une vingtaine de jeunes arbres, mais la petite maison de weekend est sauvée. Les invités sont exténués. Elle, en revanche, se montre infatigable et même excitée. Elle verse à la ronde de la bière et du rosé portugais et tire de ses réserves tous les paquets de chips et de cacahuètes salées qu'elle peut trouver. Elle est satisfaite et même presque suffisante: «Vous voyez que j'avais raison! Ce petit canal plein d'herbes sèches! C'est un danger de mort!»

Elle trouve bizarre que tous les invités s'esquivent ensuite très rapidement.

Elle, elle, elle. Un french cancan d'associations, un Kladdaradatsch de scènes et d'images. Elles jaillissent d'elles-mêmes, mais je peux aussi les appeler à loisir. Tout cela grâce aux milliards de neurones, aux millions de connexions dans ma tête.

Non seulement je peux me les rappeler mais je suis aussi capable de les décrire. Je peux les servir à une table de fête. Je peux les écrire sur mon ordinateur en mots comme ceux-ci, et en d'autres, et aussi en d'autres. Et vous, lecteur, vous pouvez les lire. Tels qu'ils apparaissent sur mon écran, ici et maintenant, tels vous les lisez sur cette page, en ce moment, votre «maintenant». Tout à fait facilement et couramment, en une action apparemment automatique. Et pourtant, il suffit d'un caillot de sang, plus petit qu'un pou, qui fonce dans votre circuit sanguin vers votre cerveau, qui bloque et tue le centre de la parole – et pour cela il ne lui faut pas plus de quelques minutes – et voilà, vous perdez le fil à jamais. Un minuscule caillot et ces mots se transforment devant vos yeux en une irritante écriture cunéiforme, un champ de bataille de gribouillages incompréhensibles. Un petit caillot chez moi aussi et je ne sais plus à quoi sert ce clavier sous mes doigts. Cet écran, là? Je le regarderai fixement et je me demanderai qui a écrit ce texte et pourquoi il fallait absolument qu'il le fasse dans ces figures qui ont un air vaguement cyrillique.

Des pattes de mouche. Des gravures de runes.

Chacun son caillot et nous voilà devenus étrangers à jamais. Coupés de tout ce qui a un rapport à la langue.

Extrait de *La Langue de ma mère* (titre original : *Sprakeloos*), éditions de la Différence, Paris, 2011, pp. 203-205.

«Entre pierres, bâtons et univers»

«LE PARADOXE DE FRANCESCO» DE STEFAN HERTMANS

LES POÈMES DU «PARADOXE DE FRANCESCO», RECUEIL DE STEFAN HERTMANS, INTERROGENT LE PRÉSENT DEPUIS LE LOINTAIN PASSÉ. POUR VÉRONIQUE BERGEN, CES DIALOGUES AVEC DE GRANDS MORTS ÉRIGÉS AU RANG DE VIVANTS FONT PARTIE DE CE QUI A ÉTÉ ÉCRIT DE PLUS BEAU PAR DES POÈTES FLAMANDS.

17

Métaphysique, sensuelle, à la croisée de la «musique des formes» et de la musique du voyage, la poésie de Stefan Hertmans (° 1951) élit le dialogue avec des grands morts érigés au rang de vivants en passeport vers l'ailleurs. Un ailleurs géographique mais aussi mental que le recueil de poèmes, de récits et d'essais *Le Paradoxe de Francesco* explore au fil d'une création animiste. «Hommage au regard qui pouvait rendre les choses vivantes»: la phrase qu'il consacre à Cézanne se dresse comme un autoportrait. Le paradoxe de l'art, de la poésie se décline comme la contemporanéité entre figures, lieux du passé et présent. Dans une veine proustienne, la magie des êtres naît du sortilège des lieux. Aux côtés de Gracq, Stefan Hertmans est non seulement l'herméneute des paysages, des villes, mais l'aède au regard de géographe. Dans son arpentage des territoires intimes et des lieux géographiques, ceux du midi de la France en particulier, la quête se nourrit d'intercesseurs - Cézanne, Pétrarque, Nijinski... - dont elle explore les univers. Que ce soit le regard de Cézanne qui décompose le réel afin de le reconstruire ou la vision extatique de Nijinski emporté dans une sortie de soi qui le brisera, l'œil s'avance comme le souffle qui relie le monde et la pensée même si «les mots et les choses vivent en se tournant le dos». Le regard que la montagne pose sur nous précède notre conscience de la regarder.

Sa poésie serrée, compacte, verticale aurait dit Roberto Juarroz, interroge le présent depuis le lointain passé, entre fuite des dieux et saisie d'un «peu de temps à l'état pur» (Proust). Comme une rivière, elle sort de son lit pour donner abri à ceux qui, tels Nijinski, Nietzsche, Lenz, Robert Walser, Trakl, se sont extraits de leur corps. Pèlerinage dans les strates médiévales du village de Monieux, dans les pas de Goya, Char, Carpaccio, le poème ouvre les portes d'un retour, de retrouvailles avec le disparu. Adeptes des sauts de Nijinski, il bâtit un monde régi par la simultanée du présent et du jadis. À l'écart de l'affairement vide des contemporains, Stefan Hertmans écoute les âmes errantes du Vaucluse, s'ouvre au mystère des lieux pétris dans le temps, descelle les paroles de la Montagne Sainte-Victoire, les voix des ruisseaux. Compagne de Rilke, Hölderlin, Celan, Benn, sa poésie enjambe les siècles, fidèle à sa «critique de la raison instrumentale», résolument du côté de ce qui excède le concept, le dicible. Archéologie des sensations. Œil spéculatif ou méditatif. Descente à mots nus vers les origines.



Stefan Hertmans.

*Le peintre est un promeneur.
Enroulé dans ses yeux, un chemin brûlant
y sommeille comme un serpent.*

Le *Paradoxe de Francesco* noue poésie et pensée, *Gedicht* et *Gedanke* comme Heidegger l'a théorisé, creusant conjointement le massif des sensations, des vibrations de la lumière, des étreintes et l'espace de la conscience, de la réflexion sur les choses. Du rugueux à l'éthéré, le poème circule, courant «entre pierres, bâtons et univers».

Véronique Bergen

Écrivaine.

veroniquebergen@gmail.com

STEFAN HERTMANS, *Le Paradoxe de Francesco*, traduit du néerlandais par Marnix Vincent, Le Castor astral, Bordeaux, 2004 (voir *Septentrion*, XXXIII, n° 4, 2004, pp. 79-81).

Stefan Hertmans

«Mon corps est une maison de transit,
un passe-partout pour mendiants et maniaques;
j'adresse mes prières à Romola et au pape,
prends des vitamines en mangeant des escargots pourpres;

je suis soldat et sureau,
fleurissant à l'ombre de mon propre corps,
je hais Diaghilev, mais prie pour les araignées
et les sauterelles, quand je plonge
en soufflant dans une tempête de neige».

Extrait de *Le Paradoxe de Francesco*, Le Castor astral, Bordeaux, 2004.

*Traduit du néerlandais
par Marnix Vincent.*

*«Mijn lichaam is een doorgangshuis,
een passe-partout voor bedelaars en maniakken;
ik bid tot Romola en tot de paus,
krijg vitaminen door het eten van purperen slakken;*

*ik ben soldaat en vlierstruik,
bloeiend in de schaduw van mijn eigen lijf,
ik haat Diaghilev, maar bid voor spinnen
en sprinkhanen, als ik blazend
in een sneeuwstorm duik».*

Uit *Muziek voor de overtocht*, 1994.

Nijinski, le dieu de la danse
singait alors des pétales de rose,
des stalactites de glace tombant dans l'eau bouillante,
des fenêtres que le vent ouvre au crépuscule,
du papier qui, à peine chiffonné, se déplie à nouveau,
des noix qui se sentent mangées par les vers,
de l'encre dans un verre d'eau,
un poirier en feu.

Parlait aux Suisses et aux morts,
tombait endormi du ventre de Romola
et roulait dans un puits où il avait encore
joué enfant.

Se mouvoir est le contraire de voir,
se figer est l'idéal du danseur
qui se couche au fond de sa propre âme.

Il est mort à Londres, sans métaphore ni envoûtement,
plus tard à Paris fut déposé prudemment, comme un œuf
de merle, auprès des fils de Vestris.

Montmartre déployait justement ses feuilles,
la première pelletée de terre lui fut pesante,
un instant, la pluie sembla imminente,
mais le nuage passa.

Alors vinrent des champs qu'il ne
pouvait retrouver

Extrait de *Le Paradoxe de Francesco*, Le Castor astral, Bordeaux, 2004.

*Traduit du néerlandais
par Marnix Vincent.*

*Nijnski, «le dieu de la danse»,
aapte toen rozeblaadjes na,
ijspegels die in kokend water vallen,
vensters die 's avonds openwaaien,
papier dat, net verfrommeld, zich weer openplooit,
noten die voelen hoe de worm hen eet,
inkt in een waterglas,
een pereboom in brand.*

*Sprak tot de Zwitsers en de doden,
viel slapend van Romola's buik
en rolde in een waterput, waar hij
als kind nog had gespeeld.*

*Beweging is het tegendeel van zien,
bevrozen is de wensdroom van de danser
die gaat slapen op de bodem van zijn eigen ziel.*

*Hij stierf in Londen, zonder beeldspraak of betovering,
werd later in Parijs voorzichtig, als een merelei,
naast Vestris' zonen neergelegd.*

*Montmartre plooiden net zijn blaren uit,
de eerste schep met aarde viel hem zwaar,
en het was even of er regen kwam,
maar dat ging weer voorbij.*

*Toen kwamen velden die hij niet
terug kon vinden.*

Uit Muziek voor de overtocht, 1994.